

Entretien avec François Rosset

Orages : *L'objet de votre dernier ouvrage, L'Enclos des Lumières (Genève, Georg, 2017) est « la culture littéraire » en Suisse romande au XVIII^e siècle. « Qu'est-ce que cela à l'époque concernée ? », vous interrogez-vous dès l'introduction (p. 12). Vous ne cherchez pas à donner une seule définition de cette « culture littéraire », vous l'approchez par une série d'interrogations et d'enquêtes aux objets variés : vous faites apparaître les diverses facettes d'une « culture » plus large et plus étendue que ne pourrait le laisser croire le petit nombre « d'hommes et de femmes de plume » véritablement reconnus et célébrés comme « auteurs » à l'époque et dans l'aire envisagées (p. 17). Vous vous intéressez par exemple à une « société littéraire » en suisse romande au XVIII^e siècle, à un discours académique, à une œuvre littéraire « moyenne » (La Franciade de François Vernes) comme à une grande page des Confessions de Rousseau, aux relations à l'écriture et à l'identité d'écrivain du médecin Tissot et du savant Élie Bertrand, à des représentations culturelles ayant des enjeux littéraires (la misère poétique de la Suisse), à des pratiques d'écritures référentielles (écriture de soi, correspondances), des romans... Peut-on envisager de donner une définition stable et unique de la « culture littéraire » ou faut-il accepter la pluralité problématique, peut-être la labilité, de cette notion ? Et quelles difficultés pose alors la constitution du corpus d'étude ?*

François ROSSET : Pour moi, il n'est pas pensable de justifier une définition stable et normée de la « culture littéraire », à plus forte raison s'agissant d'une époque où la définition même de la littérature reste très vague. Rappelons-nous ce qu'en dit Germaine de Staël à l'ouverture de *De la littérature* en 1800 : la littérature, c'est tout, sauf les sciences physiques. Ou alors il faudrait se contenter, pour la « culture littéraire », d'une définition très abstraite du type : « Tout ce qui révèle une relation individuelle ou collective au patrimoine écrit » ; avouons qu'une telle définition ne mène pas loin. En revanche, la « culture littéraire » est une réalité qui se manifeste sous une variété presque infinie de phénomènes, cette variété étant elle-même sujette à différences selon les contextes. Là encore, Germaine de Staël

nous vient en aide, qui postule une influence déterminante exercée sur la « littérature » par le climat et plus largement la géographie, par le régime politique, la langue, la religion, les activités économiques, les configurations sociales, les mœurs et coutumes. La « culture littéraire » peut être étudiée, dans un contexte donné, comme le résultat de ces déterminations, mais elle peut aussi nous renseigner dans l'autre sens sur des modalités de penser, d'imaginer, de pratiquer la langue, de valoriser et de juger, de lire et d'écrire qui seraient propres à ce contexte.

Alors, justement, comment l'étudier ? Si l'on confère à la notion de « culture littéraire » son extension la plus large (qui est, à mon sens, la seule pertinente), alors on doit tout de suite faire le deuil d'une étude exhaustive : il est impossible d'embrasser la totalité des documents conservés (même dans un espace restreint) et même si on y parvenait, on devrait toujours se dire qu'on n'a pas eu accès à ce qui n'a pas été conservé, n'a pas été divulgué ou a été détruit dans les accidents de l'histoire. Il faut donc non seulement accepter la pluralité problématique et la labilité du concept de « culture littéraire », mais aussi son caractère toujours lacunaire, incohérent, aléatoire, comme l'est en soi la documentation dont nous pouvons disposer. Une fois qu'on a accepté cela, on peut réfléchir aux différentes perspectives qui peuvent s'offrir et poser les questions de base qui s'imposent : qui lit et qui écrit, que lit-on et qu'écrit-on, quels sont les modèles suivis ? les autorités respectées ? les critères de jugement appliqués ? quels sont les lieux, les circonstances, les supports de la communication sur l'écrit ? quels sont les motifs, les figures, les séquences, les modèles récurrents ? comment évoluent-ils dans le temps ? etc. Dans le cas de mon étude, j'ai commencé par exhiber dans le sous-titre du livre, un indice générique important en annonçant qu'il s'agissait d'un *essai*. Il devait être ainsi entendu que je m'autorisais des choix dans les perspectives (en l'occurrence, trois dominantes : des questions de géographie mentale liées au territoire au sens large, des exemples particuliers, un aperçu des pratiques « littéraires » rangées sous un ordre générique), des choix dans les documents sollicités, dans les thématiques abordées, parmi les auteurs traités, etc. Établir un corpus présente donc une grande difficulté ; il faut s'efforcer de viser une certaine représentativité des genres et formes pratiquées, des lieux (géographiques et sociaux) d'énonciation, des acteurs concernés qu'il ne faut surtout pas restreindre aux grands noms. Dans le cas de la Suisse, Rousseau, Isabelle de Charrière, Germaine de Staël et Benjamin Constant, les quatre figures proéminentes, ne nous renseignent pas davantage que la cohorte des seconds voire des troisièmes couteaux ou même des quasi anonymes qui

ont traduit, consigné des journaux personnels, écrit des lettres, animé des sociétés savantes, créé des revues, etc.

Mais il faut aussi essayer d'éviter de choisir les sources en fonction d'une idée préconçue ; d'où le principe de l'approche multiple. Qu'est-ce que c'est concrètement ? C'est la combinaison d'enquêtes transversales ou thématiques, de mises en série, d'études de cas singuliers, en cherchant toujours à interroger les dominantes en prenant appui sur les exceptions et vice-versa. Dans cette perspective, par exemple, Rousseau n'est pas intéressant en tant que tel, mais en tant qu'il reformule et remet en circulation des « cultures » (images, figures, schémas de pensée, patrons narratifs, codes de valeurs, etc.) indigènes et qu'il est à son tour imité dans cette reformulation même. Isabelle de Charrière, quant à elle, intrigue toujours par son incomparable capacité à mettre en récit la distance sceptique, voire l'ironie, notamment quand celle-ci touche tous ces lieux communs. Mais ce n'est pas elle qui nous expliquera comment des observations plus ou moins neutres sont devenues des lieux communs. Ou encore, un exemple magnifique : celui du Jurassien Jean Henry Jaquerez, qui raconte sa vie d'orphelin, colporteur, laquais à Paris, instituteur au village et finalement notaire, lui qui confesse n'avoir su qu'à peine lire et écrire et qui donne à son manuscrit une page de titre munie d'ornements très soignés, avec une adresse au lecteur tournée en vers dans une orthographe quasi phonétique, qui fait ici ou là des allusions littéraires à Ésope, à Cervantes, à la Fontaine, à Pibrac, à Boileau. Pour l'étude de la « culture littéraire », c'est un véritable vortex !

Orages : *Au cours de l'ouvrage, en particulier dans les premiers chapitres, de nouvelles formules définissent des objets d'enquête qui disent une approche possible de la « culture littéraire » : « cerner le caractère spécifique de la Suisse romande en tant qu'espace culturel au temps des Lumières » (p. 28), « définir, à travers un paramètre particulier, une structure mentale qui serait propre à ce coin de pays en ce temps-là, qui aurait présidé à l'essentiel des productions intellectuelles » (p. 29), par exemple. Vous évoquez ailleurs le « paysage mental de cette Suisse des Lumières » (p. 32), « les particularités mentales, morales et esthétiques de la Suisse romande » (p. 40), « la vision du monde très majoritairement partagée dans notre pays d'alors » – avec laquelle s'accordent en l'occurrence des phrases de Germaine de Staël (p. 43). Ces différents objets (la Suisse romande comme « espace culturel », le « paysage mental » de la Suisse des Lumières, la « structure mentale » présidant aux productions intellectuelles...) sont-ils autant de facettes de la « culture littéraire », dont l'étude contribuerait à une histoire des mentalités ?*

F. R. : On peut revenir à cette notion de choix évoquée précédemment. Car évidemment, ceux-ci ne tiennent pas à la fantaisie du moment, mais à l'espoir de pouvoir dégager, sous la cascade des questions et dans le foisonnement disparate des sources, une certaine cohérence qui permettrait alors de s'inscrire, même modestement, dans quelque chose qui relèverait d'une histoire des mentalités. Ce qui m'a frappé depuis longtemps (car il faut dire que ce livre est une synthèse qui résulte d'une bonne vingtaine d'années de travaux), c'est que des plus humbles aux plus célèbres, toutes et tous se positionnent relativement aux mêmes questions qui découlent de l'écart ressenti par rapport à la France et plus précisément encore à Paris. On y retrouve les paramètres habituellement évoqués pour spécifier la particularité de la Suisse de Rousseau : des traditions politiques anciennement républicaines qui excluent toute affinité avec la culture de cour, un espace fait de campagnes et de petites villes inscrites dans des cadres politiques très différents, bien loin de tout tropisme centraliste, l'influence considérable du protestantisme notamment sur le rapport à l'écriture (avec et sans majuscule), des élites sociales instruites, mais généralement peu fortunées, un rapport à la langue française typique de toute périphérie par rapport au centre, le voisinage plus ou moins fécond avec le monde germanique. Ce sont autant d'éléments que l'on peut avancer si l'on voulait, avec l'exemple de la Suisse romande, illustrer cette théorie staëlienne de la formation d'une littérature particulière en des lieux particuliers. Sous une forme ou sous une autre, on trouve partout des traces de ces déterminations. La recherche, en quelque sorte, vient apparemment confirmer les idées reçues. Mais celles-ci n'acquièrent leur statut et la force opératoire qu'on leur connaît que si elles sont soutenues par une armature symbolique lisible qui, elle, n'a rien de spécifique à l'entité concernée ; c'est ainsi qu'en Suisse, ces éléments déterminants que je viens d'énumérer sont traduits dans des binômes à résonnance universelle comme : corruption des grandes villes – vertu des campagnes, frugalité – prodigalité, simplicité – affectation, nature – art, tranquillité – agitation, modération – excès, authenticité – facticité, etc. et mis en discours dans des modèles éprouvés comme l'idylle, la pastorale, le récit de formation, etc.

Orages : *Au cours des années de recherche dont L'Enclos des Lumières propose donc une synthèse, l'approche initiale de votre objet d'étude a-t-elle évolué ?*

F. R. : Bien sûr qu'en vingt ans, les choses évoluent ! D'abord, il faut dire que je ne suis pas entré dans ce champ avec l'idée d'en produire un jour une étude synthétique. Au gré des trouvailles et des occasions, j'ai été amené à

m'intéresser à telle œuvre, à tel personnage, à telles circonstances. Petit à petit, les choses se sont mises d'elles-mêmes bout à bout, avec le concours très inspirant des collègues et des étudiants de l'école doctorale dix-huitième interdisciplinaire des universités de Suisse romande. Il m'a fallu beaucoup de temps pour comprendre qu'il y aurait peut-être un intérêt à essayer de reprendre tous ces dossiers afin de voir s'il y aurait un sens, une manière de plus-value à les réunir en les retravaillant, en ajoutant des pièces manquantes et en tentant de penser l'ensemble comme un tout. Un tout qui ressemble finalement à ce que je disais à l'instant de la documentation disponible pour donner corps à la notion de « culture littéraire » en un contexte donné : il est partiel, lacunaire, constitué à la limite de l'arbitraire, mais porté par une cohérence qui se dessine toujours plus clairement à mesure que croissent le nombre et la variété des pièces réunies et aussi au frottement de ces pièces les unes aux autres.

Orages : *Votre livre cherche à repérer les « particularités mentales, morales et esthétiques » de la Suisse romande au temps des Lumières : quelles sont-elles ?*

F. R. : Ces particularités découlent d'abord de l'expérience d'une réalité qui a ses caractéristiques propres : un pays très morcelé, cerné de barrières naturelles visibles en permanence, marqué par des différences profondes et multiples (linguistiques, confessionnelles, politiques, économiques, sociales) ; tout cela fait que l'expérience des limites y est particulièrement prégnante. Il en résulte une tentation permanente de distinction, de fermeture, d'isolement dans un espace dont il convient de souligner les vertus spécifiques pour justifier cette distinction. D'où un attachement atavique pour le fini, l'ordre, la mesure, l'harmonie, la tranquillité, la simplicité, la sincérité, la nature et une méfiance irréductible face aux excès, aux débordements, aux passions, à l'ostentation, aux artifices, à la frivolité. On le voit : dès que l'on s'efforce d'expliquer ces choses-là dans le langage, on tombe presque fatalement dans un schématisme nécessairement réducteur. C'est pourtant bien cela qui s'observe dans la quasi-totalité des écrits produits dans ce pays à l'époque concernée. Ils confortent et perpétuent ce dualisme simpliste qui affleure partout : dans le discours moral (pas seulement quand il est proféré par les pasteurs), dans les opinions politiques (très majoritairement conservatrices), dans les jugements et parti pris esthétiques (généralement réfractaires à la nouveauté comme à la crudité ou à la violence du « réalisme » naissant).

Orages : *Dans un même mouvement, vous ne cessez de mettre en garde contre la tentation de prendre le « mythe suisse » pour la réalité, de considérer comme « typiquement suisse » des idées ou des attitudes répandues dans l'Europe des Lumières, de se satisfaire d'« explications trop évidentes » (p. 166) (par exemple celles qui rattachent directement certains développements de l'écriture de soi au protestantisme et au républicanisme suisse). Votre livre rappelle toujours le pouvoir de transfiguration de la littérature, la fonction spéculative, plus que mimétique, des fictions et des projections imaginaires. S'interroger sur la « culture littéraire » en Suisse romande au XVIII^e siècle, est-ce aussi un travail de démystification ? et quels en sont les enjeux aujourd'hui ?*

F. R. : Je disais tout à l'heure que la recherche vient apparemment confirmer les idées reçues. En fait, elle vient surtout expliquer leurs origines, le processus de leur formation et finalement l'autonomie qu'elles acquièrent par rapport à la réalité qu'elles sont censées désigner. Ce que j'ai observé sous une multiplication de formes et sur une relativement longue durée (le long XVIII^e siècle), ce sont les processus de répétition, puis de fixation dans la langue et dans des canevas narratifs des motifs, des images, des séquences qui s'unissent pour constituer une mythologie. Ou comment la littérature (toujours au sens large) vient petit à petit substituer les images qu'elle colporte à la réalité telle qu'elle est perçue par les humains. Finalement, cette littérature qui fait aussi partie de cette réalité livrée à la perception, tend à imposer ses figures et ses modèles sitôt qu'il s'agit de donner une forme communicable dans le langage à l'expérience du réel. Je suis très content que vous ayez si clairement saisi cette question de la démystification. Car il y a aussi, dans ce livre, une dimension politique qui n'est pas exprimée directement, mais qui est au centre du propos. La Suisse n'est pas épargnée par les crispations patriotico-nationalistes qui s'observent partout en Europe et au-delà. Partout, les politiciens qui font carrière sur ce véhicule rudimentaire usent de la même imposture : ils font passer pour une réalité à défendre l'image d'un pays qui n'est précisément qu'une image pérennisée par sa fixation dans le langage et qui est prête alors à venir coloniser et neutraliser l'imagination des citoyens en leur offrant un succédané de réalité qui donne l'impression de contenter les fantasmes, de désamorcer les peurs et de « décomposer » ce qu'on ne comprend pas.

S'interroger sur la « culture littéraire » d'une collectivité plus ou moins homogène, ce n'est pas seulement observer comment se construisent les images de ce genre ; cela devrait aussi amener à mettre au jour le rôle qu'elles jouent dans la cristallisation d'une conscience nationale et à comprendre

pourquoi il devient si facile de faire passer ces « projections imaginaires » (comme vous les nommez fort justement) pour une réalité. Cela dit, ce travail doit aussi faire voir que ces projections imaginaires ne viennent pas de nulle part : il faut montrer comment elles naissent dans une réalité donnée dont elles fournissent des représentations qui, plus elles se multiplient et s'entre-gènèrent, plus elles s'éloignent de cette réalité. Mais elles conservent avec elle des éléments de proximité qui leur confèrent une force de séduction identitaire qu'il est très facile d'actionner.

Orages : L'Enclos des Lumières étudie des représentations imaginaires de l'espace dont il montre les enjeux : l'espace lémanique comme « milieu du monde », Lausanne ou « le petit Paris des Bernois », etc. La représentation de ces espaces propre à leurs habitants et celle qui vient de l'extérieur (l'article « Lausanne » de l'Encyclopédie, par exemple ; des récits de voyageur...) semblent plutôt s'accorder. N'y a-t-il pas aussi des exemples de divergence, de tensions, de contradiction, dans ces élaborations imaginaires de la Suisse romande des Lumières ? Et quelle est la place de la Suisse romande dans la géographie imaginaire de l'Europe des Lumières – vue ou projetée de l'intérieur, mais aussi de l'extérieur ?

F. R. : Les tensions, les contradictions, on les observe ici ou là dans le débat d'idées (par exemple : pour ou contre le théâtre, pour ou contre l'ouverture des académies protestantes vers un statut d'université, etc.), dans l'espace politique (révoltes de paysans ici ou là, troubles importants à Genève, etc.), parfois même au sujet de la littérature (lorsque telle œuvre est jugée décidément impropre ou indécente par les uns, alors qu'elle est soutenue par d'autres). Mais en ce qui concerne l'imagerie, elle reste homogène et cohérente. À deux nuances près : celle que nous apporte Rousseau avec *La Nouvelle Héloïse* qui, d'un côté, se lit comme l'expression la plus riche et la plus aboutie de cette imagerie même, mais d'un autre côté lui confère une complexité qui la rend problématique et la met alors en question en tant que lieu commun justement (ce que ne sont plus capables de faire les imitateurs évoqués précédemment). L'autre nuance se perçoit dans l'ironie perceptible chez certains auteurs dans leur investissement de toute cette mythologie ; c'est le cas, on l'a dit, chez Isabelle de Charrière, toujours encline à miner les conventions de toutes sortes, mais également chez François Vernes, un romancier genevois qui n'est pas sans intérêt ; on peut lire avec un certain profit deux œuvres de cet auteur : *La Franciade* dont on a déjà parlé et qui mérite d'être analysée ne serait-ce que pour tenter de reconnaître ce qui relève de la glorification d'une mythologie et ce qui relève de son démontage ; quant au *Voyageur*

sentimental dans la France de Robespierre (1798), il livre la rêverie d'un étranger venu à Paris et ne voyant plus qu'un paysage bucolique peuplé de bergers, hérissé seulement ici ou là de morceaux ruinés de la grande ville. Il y a une réflexion sur le temps, par cette variation sur le motif des ruines, qui vaut presque le détour. On trouve aussi des auteurs qui déplacent ailleurs, par exemple en Sicile ou dans les Pyrénées, la description du pays du bonheur dans les termes exactement conformes à l'image standard de la Suisse ; on peut y voir la preuve par l'exemple de ce que je disais plus tôt sur le processus d'autonomisation de l'image par rapport à la réalité d'où elle est issue.

Maintenant pour ce qui est de la constitution de cette image en Europe, il est important de rappeler, en effet, que cette mythologisation de la Suisse qui se fixera à la fin du siècle dans un corps de discours qu'on appellera l'helvétisme est le résultat de deux ordres d'influences complémentaires : intérieure (je n'insiste pas puisque nous ne cessons d'en parler) et extérieure. Avec l'« invention » des Alpes et les premiers développements du tourisme, la popularité de gloires locales qu'on vient visiter (les médecins Tissot et Tronchin, Voltaire à Ferney, Haller à Roche ou à Berne), l'engouement pour *La Nouvelle Héloïse* qui pousse de nombreux curieux à venir voir le théâtre « réel » du roman, la Suisse est toujours plus souvent visitée, décrite et commentée. Ces descriptions viennent généralement conforter l'idée de singularité d'un pays que l'on perçoit avec plus ou moins d'ironie, de condescendance ou d'admiration comme le conservatoire ou le laboratoire de projections idéalisées qui concernent les modèles républicains, le règne de la modération, la survivance de l'âge d'or pastoral auxquelles viennent s'ajouter les émotions nouvellement identifiées que peuvent éveiller des paysages particulièrement propres à flatter la sensibilité des sujets.

Orages : *Ce ne sont pas tout à fait les traits auxquels Casanova, qui voyagea en Suisse, est le plus sensible lors de son séjour, tel qu'il le rapporte en tout cas dans Histoire de ma vie !*

F. R. : Le séjour de Casanova en Suisse en 1761 est en effet intéressant pour notre propos. Le récit de ces mois passés entre Einsiedeln, Zurich, Soleure, Berne, Lausanne et Genève s'inscrit dans la très longue série des étapes d'une vie d'arpenteur de l'Europe. La Suisse qu'évoque Casanova n'a rien de mythique ; c'est un pays comme un autre, ni plus ni moins prodigue en rencontres et en aventures. Dans le propos du Vénitien, il n'y a plus rien de la distinction, de la singularité du pays de Rousseau. Même Haller lui fait la leçon en lui disant tout le mépris qu'il a pour *La Nouvelle Héloïse* que tout le monde s'arrache et qui n'est, comme tous les romans, qu'un tissu de

mensonges. Et à Genève, il fait la rencontre des nièces d'un pasteur qui n'ont rien de la tempérance qui conviendrait aux habitants de la ville de Calvin ou d'un pays de vertueux bergers. Oui, le regard de Casanova est un autre regard, parce qu'il est tout simplement un regard sur la réalité telle qu'il la perçoit et la consomme, une réalité qui ne se distingue pas particulièrement d'une autre. Certes, il fait référence à la nostalgie, mal dont on dit qu'il aurait été identifié chez les mercenaires suisses encasernés à l'étranger. Mais ce faisant, il réactive à son tour un de ces lieux communs qui circulent en Europe sur les Suisses, vaillants soldats, grands buveurs, grossiers dans leurs usages, brutes sensibles que seul le mal du pays peut terrasser facilement.

Orages : *Certains traits propres aux représentations de la « Suisse » à l'époque considérée, « contrée autre, isolée, fermée, concentrée sur d'antiques valeurs dont elle serait un ultime conservatoire » (p. 113) ne sont pas sans rapport avec l'imaginaire de l'utopie. Vous avez co-dirigé avec Bronislaw Baczko et Michel Porret le Dictionnaire critique de l'utopie au temps des Lumières (Genève, Georg, 2016). Quels sont, pour vous, les liens entre ces deux objets d'étude ?*

F. R. : Ces liens sont très intimes, même si, en dehors de *La Nouvelle Héloïse* sous bien des aspects et d'un conte de Haller (mais écrit en allemand) ou d'un autre de Vattel, on ne trouve guère, en Suisse romande, de fictions directement et ouvertement inscrites dans la tradition des romans utopiques. Mais si l'on reprend la distinction faite par Fénelon dans le *Télémaque* entre l'utopie primitive de la Bétique, avatar de l'âge d'or païen ou du paradis terrestre de la Bible et l'utopie moderne de Salente, État bien administré par un souverain éclairé et soucieux du bonheur de ses sujets, on comprend que le mythe suisse est enfant du premier de ces deux modèles, celui qui repose sur l'*a priori* du donné et de l'atemporel, non pas sur l'action raisonnée et responsable des hommes. Ce n'est pas sans raison (ni sans une bonne dose d'humour) que François Vernes, dans *La Franciade* (1789), imagine sur les bords du Léman le lieu de création du premier homme et de développement des premiers éléments de la civilisation jusqu'à parodier l'*Illiade* en racontant l'enlèvement de la belle Genève par Léonce, le chef des Lyonnais. Cela dit, certains des grands thèmes de l'utopie moderne sont bien présents dans toute cette imagerie de paradisiaque ascendance : l'accès à l'instruction, une répartition sinon équitable du moins acceptable des richesses, un gouvernement républicain contrôlé par les citoyens, une stabilité heureuse. Mais pas de remise en cause, évidemment, de la structure

familiale patriarcale, du christianisme, de la propriété, des gouvernements établis.

Orages : *Vous évoquez plusieurs fois « l'insécurité linguistique » liée à la situation de la Suisse romande par rapport à la France, « partageant sa langue en terre de périphérie ». Cette situation périphérique semble devoir entrer en contradiction avec un fort imaginaire de la centralité suisse (lémanique) : le couple antithétique du centre et de la périphérie est-il productif du point de vue de l'imaginaire et de la culture littéraire suisse ?*

F. R. : Le fantasme de la centralité suisse n'est qu'une réponse défensive à l'implacable et indiscutable constat de « périphéricité ». Cette réponse peut être auto-ironique, comme chez Vernes, mais le plus souvent, elle se développe sur le fond beaucoup plus sérieux du sentiment d'autosuffisance inspiré par la clôture physique et symbolique de l'espace. Ce que les linguistes de notre temps appellent le sentiment d'« insécurité linguistique », à savoir cette gêne découlant d'un sentiment d'infériorité dans la maîtrise de la langue par rapport à la métropole, s'exprime souvent dans des textes de diverses natures : des correspondances (authentiques), des écrits personnels, des discours, des préfaces. Rousseau l'exploite brillamment dans la préface à *La Nouvelle Héloïse* pour consolider l'effet de vraisemblance des lettres de ses personnages qui, comme Suisses, dit-il, ne sauraient écrire aussi bien que les Français. À cette insécurité répond l'illusion d'une sécurité au centre du microcosme protégé ; à des constats de carence, la valorisation d'une différence ; à une situation périphérique de fait, le postulat d'une centralité symbolique. Le couple antithétique du centre et de la périphérie est non seulement productif du point de vue de l'imaginaire suisse, il en est la condition essentielle qui est féconde, parce que ce couple est tendu, paradoxal et même réversible dans les positions respectives de ses composants.

Orages : *La revue Orages porte sur la période 1760-1830 : cette perspective chronologique, qui vise à rendre visibles et intelligibles des phénomènes, des œuvres, des textes laissés dans l'ombre par la périodisation séculaire cloisonnée, permettrait-elle d'apporter un éclairage intéressant sur la « culture littéraire en Suisse romande » ?*

F. R. : L'Ancien Régime a duré, en Suisse, une décennie de plus qu'en France, dix ans d'observation à distance, d'hésitations, d'effroi devant ce qui est perçu comme les excès de la Révolution, alors que la chute de la monarchie et l'avènement d'une république ne seraient a priori pas mal vus chez les Helvètes, citoyens de longue date. Mais pourquoi fallait-il en même temps saper tout

ce qui assure la pérennité de l'ordre et de la tranquillité : la religion, les positions sociales, la propriété ? C'est ce que l'on demande assez naïvement dans le conservatoire des confédérés et de leurs alliés. Un conservatoire qui vivra à son tour l'épreuve du changement avec l'éphémère République helvétique, puis la nouvelle confédération issue du Traité de Vienne et consolidée en 1848. C'est aussi, dans les années les plus tendues de la Terreur, puis de la dictature napoléonienne, un espace de refuge. C'est là qu'autour de Germaine de Staël, elle-même exilée par l'empereur, se constituera le Groupe de Coppet, ce mouvement européen qui, avec passablement d'avance du moins dans le monde francophone, pense le monde moderne dans ses dimensions politique, sociale et culturelle. Que ce lieu périphérique, au bord du Léman, soit alors devenu vraiment un centre n'est au fond pas tellement surprenant quand on considère l'histoire culturelle de son environnement immédiat. Soudain, tout y prend sens, tout ce qui semblait si longtemps naïf et attardé donne sa mesure : l'isolement protecteur, la cohabitation des différences, la variété des modèles de gouvernement, la familiarité avec le monde allemand. Il y a comme une revitalisation de poncifs qui acquièrent tout à coup de la substance et une force opératoire.

Orages : *La situation « périphérique » (objective et projetée) de la Suisse romande l'amène donc à devenir au moins par deux fois centrale du point de vue de la littérature et de la culture littéraire de l'Europe des Lumières puis du tournant des Lumières, avec La Nouvelle Héloïse, puis autour de Germaine de Staël et du groupe de Coppet. Ce sont bien sûr deux formes de centralité différentes : d'une part celle que l'on peut associer au roman en raison de sa réception par le public contemporain et de l'univers fictionnel qu'il développe ; d'autre part celle d'un groupe littéraire à l'importance cruciale.*

F. R. : Avec la notion de centralité, il faut distinguer synchronie et diachronie, tout en s'efforçant de les penser ensemble. Du côté de la synchronie, il y a le constat qui s'impose de toute évidence : une périphérie ne peut se définir que par rapport à un centre, et *vice-versa*. Le binôme posé, les tentations de renversement, par usage de cette propriété des signes qu'est la réversibilité, se manifestent toujours. Que la périphérie s'approprie l'autorité du centre dans des constructions symboliquement complexes que sont les œuvres à la mesure de *La Nouvelle Héloïse*, il n'y a rien d'étonnant et pas grand-chose non plus de conjoncturel. Il suffit que le binôme soit vécu comme un conditionnement existentiel fort ; et en cela, Rousseau est champion. Les événements de la fin du siècle, de leur côté, viennent inscrire dans ce paysage bipolarisé l'épreuve des faits et la caution de l'histoire. Mais il faut rappeler

que cette histoire, quand elle est racontée, trouve dans le modèle synchronique abstrait les images et les figures qui sont nécessaires pour constituer le tissu langagier du narré. C'est pour cela que j'aime assez ce roman oublié de Vernes, *Le Voyageur sentimental dans la France de Robespierre* : il vient redéployer le tissu du symbolique sur une histoire indécente. Le renversement par le retour de l'âge d'or est toujours une solution possible. Une solution poétique, disponible dans l'imagination, non pas pour parler sérieusement du monde qu'il faut reconstruire, mais pour célébrer l'autonomie de l'imagination et du langage qui sont toujours capables de nourrir l'hypothèse du renversement. Il faut s'en souvenir quand on se voit seulement assis au centre ou qu'on se sent seulement croupir dans sa périphérie.